

Des statues en habit de métal

Jérôme René Morissette

Numéro 110, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17551ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morissette, J. R. (2006). Des statues en habit de métal. *Continuité*, (110), 11–13.

DES STATUES EN HABIT DE MÉTAL

par Jérôme René Morissette

Plusieurs sculpteurs de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle réalisaient leurs œuvres en bois, matière première qui ne manquait pas au pays. Constatant la rapide dégradation de celles exposées à l'extérieur, certains d'entre eux en sont venus à les protéger avec des chapes métalliques qu'ils posaient directement sur les surfaces de bois, une pratique unique au Québec. La statuairerie religieuse prenait ainsi un tournant inattendu.

Étonnamment, les noyaux en bois des sculptures recouvertes de métal ne sont pas toujours finement sculptés. Les visages et les mains sont parfois plus détaillés, mais les corps restent souvent ébauchés dans des pièces de bois brutes. Les noyaux sont alors constitués d'un assemblage vertical de madriers dans lesquels le sculpteur a donné les grandes lignes de son œuvre. Le modelé final se fait davantage par repoussage ou martelage de l'enveloppe métallique.

Les chapes métalliques sont constituées de feuilles de cuivre ou de plomb, ou encore de tôles d'acier étamé ou galvanisé. Comme il est le plus malléable de ces métaux, le plomb est souvent utilisé pour recouvrir les visages et les mains, qui nécessitent un travail plus fin. Le cuivre se travaille lui aussi assez bien par repoussage et martelage. Les statues recouvertes de cuivre sont le plus souvent laissées nues afin d'acquiescer une patine verdâtre au fil des

Cet ange à la trompette fait partie des sept statues de Philippe Laperle qui décorent toujours le campanile de la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours, à Montréal. À l'origine, l'ensemble en comptait 14.

Photo : Jérôme René Morissette

ans. Moins onéreuses que les statues de bronze, ces statues sont aussi moins durables. Les tôles d'acier, elles, sont généralement réservées au façonnage des dos ou des vêtements offrant de simples drapés.

L'ŒUVRE DES PIONNIERS

Cette pratique serait née dans l'atelier de Charles-Olivier Dauphin, à Montréal. En 1848, l'artiste sculpte une statue de la Vierge recouverte de métal (possiblement du cuivre) destinée à la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Montréal. Il s'agit de l'exemple le plus ancien qui soit connu. Cette sculpture surplombera le port de Montréal jusqu'en 1892, puis sera remplacée par une colossale Vierge, œuvre de Philippe Laperle.

Ce dernier s'illustrera comme sculpteur-statuaire dans la région montréalaise, tout comme les apprentis Dauphin, Arthur Vincent et Joseph-Olindo Gratton. Laperle et Gratton travailleront de concert pour créer une statue recouverte de cuivre représentant saint Henri. De 1890 à 1969, elle a orné la façade de l'église Saint-Henri-des-Tanneries à Montréal, aujourd'hui démolie. Cette sculpture a été acquise par le Musée national des beaux-arts



Recouvrir de chapes métalliques les sculptures de bois exposées aux intempéries s'avère un bon moyen de les protéger d'une dégradation rapide. En adoptant cette pratique au XIX^e siècle, quelques sculpteurs québécois, Louis Jobin en tête, ont instauré sans le savoir une tradition unique au monde.



Louis Jobin a sculpté une seule statue équestre au cours de sa longue carrière. Complexe et détaillé, son Saint Georges terrassant le dragon est recouvert de cuivre repoussé.

Photo : CCQ.

du Québec en 1987 et restaurée en 1989 sous la supervision du Centre de conservation du Québec (CCQ).

À la même époque, Gratton réalise un ensemble de 13 statues en cuivre repoussé sur âme de bois destiné à la façade de la cathédrale Marie-Reine-du-Monde, à Montréal. Laperle sculpte pour sa part un ensemble de 14 statues qui servira à la décoration du campanile de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours. De cet ensemble, il ne reste plus que la colossale Vierge, quatre anges adorateurs et deux anges à la trompette.

Dans la région de Québec, Louis Jobin, contemporain de Gratton, réalise lui aussi des sculptures colossales en bois recouvertes de chapes métalliques. En 1881, il s'annonce comme statuaire qui sculpte des « statues en bois, peintes, décorées ou plombées pour l'extérieur ». Cette même année, il exécute sa plus monumentale réalisation : *Notre-Dame-du-Saguenay*, une gigantesque statue de la Vierge haute de 7,5 m, recouverte de feuilles de plomb et pesant environ 3000 kg. Perchée sur le cap Trinité, au-

dessus de la rivière Saguenay, cette statue est sûrement la plus connue et la plus photographiée des œuvres de Jobin. Ce n'est cependant qu'après 1901 qu'il se dit « spécialisé dans la statuaire religieuse de grandes dimensions et recouverte de métal pour l'extérieur ». Jobin vante d'ailleurs cette technique du « revêtement métallique conçu à l'épreuve de toutes intempéries ».

Son *Saint Georges terrassant le dragon* (1909), seul monument équestre qu'il sculptera, constitue l'une de ses œuvres les plus complexes et les plus détaillées. Les détails de l'armure du cavalier ainsi que ceux de l'anatomie du cheval sont rendus avec précision sur les surfaces de cuivre repoussé. Au cours de sa longue carrière, Louis Jobin créera environ 1000 sculptures sur bois, dont plusieurs sculptures extérieures recouvertes de diverses chapes métalliques. N'ayant pas toutes survécu aux intempéries, malgré ce que croyait le sculpteur, près d'une vingtaine de ces œuvres ont été restaurées par le CCQ.

LES SECRETS SOUS LES CHAPES

Les travaux de restauration effectués sur les sculptures de Louis Jobin qui ornent la façade de l'église Saint-Dominique de Jonquière ont permis de corriger sensiblement l'histoire technique de ces œuvres. Même si Jobin avait mentionné, dans le devis, que ces statues seraient constituées de feuilles de cuivre, on a constaté, après avoir retiré les multiples couches de peinture et de dorure qui couvraient la chape métallique, que très peu de cuivre a été utilisé. En fait, seule la statue représentant saint Dominique comporte quelques tôles de cuivre, pour



La statue de saint Dominique pendant (à gauche) et après sa restauration (à droite). Cette œuvre de Louis Jobin, qui orne la façade de l'église Saint-Dominique de Jonquière, est revêtue de fer étamé et de quelques tôles de cuivre.

Photos : Jean Blanchette

la tête, les épaules et les bras. Le reste de la sculpture ainsi que les statues des évangélistes sont revêtues de tôles de fer étamé. Il ne faut cependant pas voir dans cette substitution de matériau une malhonnêteté du sculpteur, mais plutôt une modification du devis original, possiblement justifiée par un souci d'économie.

Une autre découverte intéressante a été faite lors de la restauration de la statue de saint Casimir sculptée par Jobin en 1900. Après avoir délicatement retiré certaines tôles afin d'accéder au noyau de bois, on a constaté que ces tôles étaient constituées d'acier galvanisé. Bien que, à l'époque, le procédé de galvanisation des tôles d'acier fût connu et appliqué depuis une cinquantaine d'années, son usage dans le domaine de la statuaire était rarissime.

Les travaux menés sur la statue de saint Félicien ont quant à eux permis de découvrir la « signature » de Jobin, gravée sur la face interne d'un madrier formant la base de la sculpture.

L'EAU RAVAGEUSE

Les problèmes affligeant ce type de sculptures résultent principalement de l'infiltration d'eau jusqu'au noyau de bois, qui s'effectue par des fissures sur les chapes métalliques, souvent aux soudures. Si la base des sculptures repose directement sur un socle, un toit ou la tablette d'une niche, l'eau peut aussi s'infiltrer par capillarité, c'est-à-dire par absorption d'eau par le bois. S'il y a infiltration d'eau, la dégradation du noyau de bois se fait alors rapidement: l'enveloppe métallique, chauffée par les rayons du soleil, provoque un « effet de serre » qui favorise la prolifération de la moisissure.

Certaines sculptures étaient à ce point dégradées qu'elles se sont affaissées, sont tombées de leur niche ou se sont vidées de leur contenu. Avant restauration, la jambe gauche de saint Casimir ne tenait que par un clou. Un simple coup de vent aurait pu l'arracher.

Plusieurs de ces sculptures étaient dorées à la feuille. Au cours des décennies, certaines ont été plusieurs fois redorées, alors que d'autres ont simplement été repeintes par manque de fonds. Le CCQ a rétabli l'aspect original de ces œuvres en les redorant à la feuille ou en appliquant une bronzine dorée, tout aussi résistante à l'abrasion et aux intempéries.

Les travaux de restauration ne touchent pas seulement les enveloppes métalliques des œuvres, ils s'attardent aussi à leur structure. En consolidant les noyaux, en les reconstituant parfois, on prolonge de quelques décennies la vie de ces sculptures qui témoignent d'un aspect unique de notre patrimoine et de la statuaire religieuse québécoise.

■ Jérôme René Morissette est restaurateur au Centre de conservation du Québec.



Notre-Dame-du-Saguenay, la plus colossale – et populaire – réalisation de Louis Jobin. Perchée au-dessus de la rivière Saguenay, elle fait 7,5 mètres de haut et est recouverte de feuilles de plomb. On la voit ici après sa restauration de 1913, avec à ses pieds Joseph-E. Robitaille, fils du donateur.

Photo: Archives nationales du Québec, Chicoutimi, coll. Société historique du Saguenay